

—Et vous me pardonnez ma petite plaisanterie, n'est ce pas, en raison du dénouement ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

—Par exemple, ajouta M. Mendès, il nous faudra retarder la cérémonie jusqu'au complet rétablissement de ce pauvre abbé... car, tout autant que Merced, vous devez tenir à ce que ce soit lui qui vous bénisse, le jour de votre mariage.

En prononçant ces mots, il regardait le lit sur lequel le malade, en proie à une recrudescence de fièvre, commençait à s'agiter ; même, d'un mouvement énergique, il s'était presque dressé sur son séant et fixait sur Miquet des yeux que le général crut égarés par la maladie, mais que l'horreur et l'indignation seuls agrandissaient.

—Pourvu qu'il ne lui prenne pas une accès de fièvre chaude, balbutia Miquet.

Et courant vers le lit, il saisit brutalement le malade par les épaules et le contraignit à s'allonger.

—Misérable ! murmura l'abbé Rigal d'une voix défaillante... misérable... j'ai entendu... ce mariage... Oh !...

Sans forces pour lutter, incapable même de parler, anéanti par l'effort qu'il venait de faire, l'infortuné prêtre vit l'ingénieur étendre la main vers la table de nuit, prendre parmi plusieurs fioles, un petit flacon qu'il déboucha et duquel se dégagait une forte odeur d'amande amère : c'était du chloroforme.

A plusieurs reprises, Pierre Miquet passa et repassa le petit flacon sous les narines de l'abbé Rigal, dont la tête retomba bientôt immobile sur l'oreiller.

—Comme cela, grommela-t-il, il me laissera tranquille.

Et il glissa la fiole dans sa poche, froidement, sans émotion aucune ; puis il revint vers le général.

—Eh bien ? interrogea celui-ci.

—La crise est passée, mais si l'on n'y mettait bon ordre, surtout à cette période de la fièvre, il se jetterait par la fenêtre.

Après un moment de silence, M. Mendès reprit :

—Pourquoi, diable ! êtes-vous si timide ? Comme me le disait ma femme ce matin : " Il aime Merced ; Merced l'aime, et ils ne parlent ni l'un ni l'autre ! " ça ne pouvait durer comme ça ; il fallait que les grands parents s'en mêlassent et, ma foi, je suis venu vous voir comme je serais allé à l'assaut.

—Vous avez bien fait général, et je vous en remercie, car ; moi, je n'aurais jamais osé.

M. Mendès se croisa les bras avec une indignation comique.

—Alors, si je n'étais pas venu, vous n'auriez rien dit ?

—J'aurais attendu plus tard, beaucoup plus tard.

—Et pour quel motif ?

—A cause de ma situation qui est encore trop modeste.

—Baste !... vous nous croyez donc bien fiers ?

—Je ne doute pas de votre bonté et de votre bienveillance ; mais je n'ai pas de fortune, mes appointements constituent mes seules ressources, et ce qui me faisait reculer, c'était la grosse dot de Mlle Merced.

Le visage du général exprima un ahurissement profond.

—La grosse dot de ma fille ! exclama-t-il ; rassurez-vous mon ami, Merced n'a pas une grosse dot, elle n'a même pas du tout de dot... son trousseau seulement...

L'ingénieur redevint pâle et le général, attribuant cette nouvelle pâleur à une délicate émotion, continua avec bonhomie d'exposer la situation.

—Nous possédons seulement, dit-il, la villa que vous connaissez et qui n'a pas grande valeur. J'ai épousé Mme Mendès y Tendura sans dot, comme vous épousez Merced, et nous vivons avec mon traitement de général : voilà toute notre fortune.

—C'est grave ! murmura Miquet, dont les espérances venaient de recevoir un coup très rude.

Le général ouvrit de grands yeux et riposta :

—Comment ! c'est grave... qu'est-ce que vous voulez dire ?

L'ingénieur demeura un moment silencieux, les sourcils froncés, les lèvres hésitantes, cherchant

dans sa cervelle quels termes employer pour dissimuler l'odieux de ses combinaisons et ne point laisser percer le bout de l'oreille.

Enfin il se décida, et d'une voix lente, en phrases hachées, il répondit, comme à regret :

—Je veux dire que si votre traitement de général vous permet de tenir votre maison sur un pied confortable, mon traitement d'ingénieur est malheureusement insuffisant pour que je puisse subvenir à la dépense d'un ménage.

—Mais, mon ami, vous vivrez avec nous, à la villa ; nous serons très heureux ensemble ; il n'y aura rien de changé dans la famille, sinon que vous aurez votre chambre et qu'on mettra un couvert de plus.

Miquet courba la tête et répondit d'un ton navré :

—Non, voyez vous, c'est impossible.

Il était navré, en effet de voir s'écrouler toutes les espérances bâties par lui sur cette fortune qui n'existait pas.

Le général était abasourdi.

—Comment ! impossible ! fit-il.

—Il faut, répliqua Miquet froidement, qu'un ingénieur marié tienne son rang.

—Cependant, insista M. Mendès, puisque c'était la dot qui vous faisait peur.

L'ingénieur se mordit les lèvres

—La grosse dot que je supposais, dit-il hypocritement ; mais je ne m'attendais pas à apprendre qu'il n'y en avait pas du tout.

—Et vous refusez ma fille, lorsque je viens vous l'offrir, murmura le général qui sentait le sang lui monter au cerveau.

—Hélas ! fit l'ingénieur, c'est avec un profond regret que je recule devant un mariage qui aurait comblé tous mes vœux.

—Ma femme s'est donc trompée en prétendant que vous aimiez ma fille, murmura M. Mendès, avec amertume.

—C'est précisément parce que j'aime Mlle Merced que je ne veux point lui imposer une chaîne aussi lourde qu'un mariage pauvre.

—Mais, malheureux ! s'écria le général dont un sanglot faisait trembler la voix, Merced vous aime... elle va être au désespoir, elle est capable de tomber malade.

—Plus tard, vous me remercirez de ma prudence... prendre une femme sans dot, alors qu'on est soi-même sans fortune, c'est faire son malheur et le sien propre. Devenons riches, général, ou tout au moins laissez-moi le temps de le devenir ou de conquérir dans les rangs de la Compagnie une situation plus brillante et vous me verrez accourir chez vous pour vous supplier de m'accorder la main de Mlle Merced.

En disant ces mots, il avait fait quelques pas vers la porte, congédiant ainsi son visiteur qui le suivit machinalement, la tête brouillée, ne se rendant pas compte du procédé cavalier de l'ingénieur, songeant uniquement avec terreur au chagrin qu'allait éprouver sa fille.

Et il se trouva à la porte de l'hôpital, sans même s'apercevoir que Miquet ne l'avait pas reconduit.

—Une dot ! répétait-il, il faudrait une dot !... Ma pauvre Merced !

XIV.—OU LE GÉNÉRAL, APRÈS AVOIR COMMIS UNE FOLIE, EST SUR LE POINT DE COMMETTRE UN CRIME

En s'en retournant à la villa de la Sancta Virgen, le général avait mis son cheval au pas, insouciant des rayons ardents du soleil qui tombaient sur sa tête comme une pluie de feu, préoccupé d'une seule chose : qu'allait-il dire à sa femme ?

Certes, il comprenait maintenant pourquoi Mme Mendès lui avait recommandé d'être prudent, d'être habile ; en suivant les conseils qu'elle lui avait donnés, il aurait évité de voir Pierre Miquet lui refuser brutalement la main de Merced.

Oh ! ce n'était pas qu'il fût froissé de ce refus ; le pauvre homme, en cette circonstance, faisait abnégation de lui-même, de sa personne, de son amour propre, il ne songeait qu'à sa fille, dont l'insuccès de sa démarche allait faire couler les larmes.

Puis, après quelques instants de réflexions, le général en arriva à se déclarer à lui-même qu'il

avait bien fait d'agir comme il venait de le faire ; au moins, en y allant franchement, carrément, il avait provoqué une réponse nette et précise.

L'ingénieur repoussait le mariage qui lui était offert ; mais on savait pourquoi, et en connaissant la cause de ce refus, on pouvait tenter quelque chose pour faire revenir Pierre Miquet sur sa décision.

En raisonnant ainsi, M. Mendès avait il donc en tête un projet sur lequel pût se baser son espoir ?

Probablement, car, à cent mètres de la villa, un sourire lui effleura les lèvres, et il murmura d'une voix moins triste :

—Pourquoi pas ?... d'autres réussissent bien, je ne vois pas pourquoi je ne réussirais pas, moi aussi.

Il réfléchit quelques secondes encore, eut un geste délibéré, comme quelqu'un qui vient de prendre une irrévocable décision, puis pressant les flancs de son cheval, il parcourut au trot le reste du chemin.

Il avait à peine mis pied à terre que Mme Mendès apparut au haut du perron, anxieuse de savoir comment les choses s'étaient passées.

—Eh bien ! demanda-t-elle.

Le général s'était composé un visage médiocrement contrarié.

—Je ne l'ai pas trouvé, fit-il ; d'après ce qu'on m'a dit, j'ai cru comprendre qu'il était envoyé du côté de Colon pour quelques jours.

—Nous attendrons son retour, répliqua sa femme... Cela me donnera le temps d'écrire à l'abbé Rigal.

M. Mendès tressaillit et une ombre de tristesse passa sur son visage ; puis après quelques instants :

—Tu n'as parlé de rien à Merced, au moins ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Non, mon ami, répondit la brave dame, je ne lui parlerai que lorsque vous aurez vu M. Miquet.

Le pauvre père respira ; déjà il souffrait cruellement de mentir à sa femme ; au moins, il n'aurait pas besoin de dissimuler devant sa fille.

Précisément, ce jour-là, Merced était d'une gaieté exceptionnelle.

Pourquoi ?... question de nerfs ; elle se portait bien... elle avait déchiffré de la musique qui lui avait plu...

Et cette gaieté rendait encore plus triste le bon général.

—Ma chère enfant ! pensait-il en la regardant à la dérobée, comme le bonheur va bien à un joli visage et comme il serait cruel de la faire pleurer ! non, il faut tout tenter plutôt que de lui causer une telle souffrance.

Comme on le voit, M. Mendès était persuadé que sa fille éprouvait pour l'ingénieur une de ces affections profondes auxquelles la vie tout entière est attachée, et que le refus de Miquet lui briserait le cœur.

Après le repas, il tira sa femme à part et la prévint qu'il lui fallait repartir pour Panama.

La bonne dame leva les bras au ciel, en accompagnant cette mimique expressive d'une exclamation terrifiée.

—A Panama ! s'écria-t-elle... ce n'est pas possible !

—Cela est si possible, ma chère amie, que je te prie de donner l'ordre d'atteler la voiture.

—Mais quoi faire à Panama ?

Puis, avant que le général eut le temps de trouver la réponse qu'il pourrait bien faire à cette embarrassante question, Mme Mendès murmura d'un ton navré :

—Oh ! je devine... C'est cette maudite affaire de la " Panama Railroad Co " qui vous fait aller là-bas.

Et croyant surprendre chez son mari un geste de dénégation.

—Inutile de me dire le contraire, ajouta-t-elle, vous allez vous occuper de politique... oh ! Severo, ce n'est pas raisonnable, un malheur est si vite arrivé... ces Panaméens ont la tête chaude, et avec eux, on n'est pas long de passer des paroles aux actes.

Elle se croisa les bras et regardant son mari bien en face :

—Comment se sont faites les précédentes révolutions ? Je vous le demande ? fit-elle.